



FESTIVAL DE VENISE 2019
LION DU FUTUR
MEILLEUR PREMIER FILM

TU سَتَوْت فِي الْعِشْرِينَ
MOURRAS À
20 ANS

UN FILM DE AMJAD ABU ALALA



FESTIVAL DE VENISE 2019
LION DU FUTUR
MEILLEUR PREMIER FILM

سَمَوَاتُ فِي الْعِشْرِينَ
**TU MOURRAS À
20 ANS**

UN FILM DE AMJAD ABU ALALA

Durée du film : 1h45

AU CINÉMA LE 12 FÉVRIER

**DISTRIBUTION
PYRAMIDE**

32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris
01 42 96 01 01

**RELATIONS PRESSE
CINÉ SUD PROMOTION**

Claire Viroulaud & Mathilde Cellier
5 rue de Charonne, 75011 Paris
01 44 54 54 77
claire@cinesudpromotion.com

SYNOPSIS

ملخص

Soudan, province d'Aljazira, de nos jours.
Peu après la naissance de Muzamil, le chef religieux du village prédit qu'il mourra à 20 ans.
Le père de l'enfant ne peut supporter le poids de cette malédiction et s'enfuit. Sakina élève alors seule son fils, le couvant de toutes ses attentions.
Un jour, Muzamil a 19 ans....





Comment êtes-vous devenu cinéaste ?

J'ai 37 ans, je suis soudanais, de nationalité soudanaise, mais je suis né et j'ai grandi à Dubaï. A l'adolescence, j'ai passé cinq ans au Soudan, et ce séjour est à certains égards à l'origine de ce film. C'est là que je suis tombé amoureux du cinéma, en découvrant pour la première fois un film de Youssef Chahine. Je me souviens encore du jour où il a reçu le prix du 50ème anniversaire du Festival de Cannes, en 1997 pour *Le Destin* ! J'ai alors commencé à regarder tous ses autres films, puis ceux d'autres cinéastes. Je commandais des DVD au Virgin Megastore de Dubaï et je me nourrissais de films étrangers sur Arte ou TV5.

A l'université de Dubaï, je me suis d'abord tourné vers le théâtre : je suis un ancien acteur de théâtre, ex-metteur en scène et dramaturge. Mais j'ai toujours su que le cinéma serait l'art idéal pour ce que j'avais en tête. A l'université, il y avait une caméra

disponible pour les étudiants, elle m'a permis de réaliser mes premiers courts-métrages.

J'ai beaucoup d'attaches au Soudan, de la famille, des amis et j'y retourne très souvent. Le Soudan a une forte tradition culturelle, notamment en ce qui concerne la littérature. Dubaï est un pays plus moderne. Sans doute ai-je fusionné ces deux cultures.

Votre dernier court-métrage, *Studio*, en 2012, était supervisé par le cinéaste iranien Abbas Kiarostami. Que vous-a-t-il appris ?

Je l'ai rencontré dans un atelier pour apprentis cinéastes, qu'il dirigeait. Je lui ai montré le court-métrage que je venais de terminer, *Tina*, mon premier film tourné de façon vraiment professionnelle : une coproduction avec l'Afrique du Sud, un chef-opérateur venu de Cuba, etc. Le résultat était correct, mais il y avait quelque chose que je n'aimais pas dans ce film et Abbas Kiarostami m'a aidé à

comprendre quoi : il m'a montré qu'au cinéma la technique compte moins que l'humain.

Il parlait de nos films plutôt que des siens, son influence a été réelle. J'ai toujours aimé le cinéma iranien, et je crois qu'il n'est pas très éloigné de ce que nous essayons de faire au Soudan : les cinéastes iraniens ont lutté contre le régime islamique pour continuer à raconter les histoires qui leur paraissaient importantes. C'est ce que j'ai tenté de faire avec ce premier film.

Tourner ce film était-il une façon de revenir à vos racines soudanaises ?

Certainement. Mais j'avais déjà tourné un court-métrage au Soudan, intitulé *Plumes d'oiseaux*. Ma famille et mes amis constituaient l'essentiel de l'équipe ! Me former à Dubaï m'a permis de comprendre ce qu'était une véritable industrie cinématographique, et de rassembler des contacts : j'ai vu le processus de l'intérieur. J'ai créé une société de

production et j'ai produit des courts-métrages d'autres cinéastes. Et, pendant ce temps, je me demandais pourquoi le cinéma au Soudan s'était totalement arrêté. Les cinéastes plus âgés attendaient en vain de l'argent de l'Etat. Mais nous, les plus jeunes, nous avons appris à faire autrement. A partir de 2009, nous avons organisé des ateliers pour apprentis cinéastes, à travers le Sudan Film Factory. Et puis, en 2014, s'est tenue à Khartoum la première édition du Festival du film indépendant du Soudan, dont je suis l'un des programmeurs, une tâche qui me plaît beaucoup. Au Soudan, ceux qui veulent faire du cinéma n'ont accès qu'à des films arabes ou au cinéma commercial américain. Ils ont l'impression d'un gouffre énorme entre ce qu'ils peuvent voir et ce qu'ils voudraient faire. L'idée était de leur offrir une fenêtre sur le monde, de leur montrer un autre cinéma, des films sans avalanche d'effets spéciaux ni budgets colossaux.

Nous montrons des films présentés dans les grands festivals, Cannes, Venise, Berlin, etc. Le gouvernement soudanais nous laisse faire : officiellement, il soutient le festival, mais leur soutien, c'est en fait de ne pas l'interdire. Nous avons dû annuler la dernière édition, en janvier 2019, à cause des troubles qui ont mené à la révolution.

D'où vient le sujet de Tu mourras à 20 ans ?

À l'origine, il y a une nouvelle d'un écrivain et activiste soudanais très connu, Hammour Ziada. Il vit en Égypte parce qu'il a été banni du Soudan. J'ai lu son récit en 2016, et j'ai tout de suite su qu'il serait la base de mon premier film. Cette histoire rimait de façon précise avec mon enfance. Je suis quelqu'un de plutôt joyeux : j'aime la vie, j'aime la fête, je bois, etc. Mais la mort est toujours présente quelque part dans mon esprit. Quand j'étais beaucoup plus jeune, au Soudan, j'ai perdu à trois mois d'intervalle mon meilleur ami et l'une de mes tantes. Ces deux décès m'ont dévasté. Je n'ai plus parlé pendant des mois. Quand j'ai commencé à étudier le théâtre à l'université, je me suis remis à beaucoup parler - et je n'ai plus arrêté depuis ! J'ai enrichi l'histoire d'Hammour Ziada de mes propres souvenirs. Muzamil a peur de nager dans le Nil ? Moi-même je ne nage jamais, ni au bord des plus belles plages, ni à la piscine. J'ai habillé Sakina, la mère de Muzamil, et la vieille dame du village comme ma mère et mes tantes s'habillaient pendant la période de deuil de deux ans : en noir pour l'une, en blanc pour l'autre. Quand Suleiman projette des extraits de films à Muzamil, c'est aussi le souvenir de mon oncle Rashed. Il travaillait en Arabie Saoudite avant de rentrer un jour avec un projecteur : il nous montrait des films sans jamais parvenir à faire marcher le son. Mais on adorait ça !

Cette histoire est-elle une fable sur ce qui empêche les gens de vivre pleinement leur vie ?

Le film montre comment une forte croyance peut affecter la vie des gens - et la façon

dont cette foi peut être instrumentalisée politiquement. Le gouvernement soudanais d'Omar el-Béchir a utilisé l'Islam pour faire taire le peuple - quand quelqu'un dit "C'est la parole de Dieu", plus personne ne peut parler...

Mon film est une invitation à être libre. Rien ni personne ne peut vous dire : voici votre destin, il est écrit quelque part. C'est à vous de décider ce que sera votre vie. C'est ce que Suleiman essaye d'expliquer à Muzamil. Muzamil n'est pas allé à l'école. Sa mère s'en explique : à quoi bon apprendre s'il doit mourir ? Pourquoi perdre du temps à lire d'autres livres que le Coran ?

Suleiman dit en substance qu'il faut faire l'expérience du péché pour mieux s'en détourner...

Pourquoi s'excuser avant d'avoir commis la faute ? C'est l'inverse qui doit se produire. Suleiman voudrait que Muzamil vive sa vie : une vie pleine de bien et de mal, où personne ne vous indique le chemin. Vous devez vivre librement pour savoir qui vous êtes. C'est pendant notre voyage sur cette planète que nous pouvons nous tromper ou non, pardonner ou non...

L'histoire se déroule-t-elle dans le Soudan d'aujourd'hui ? Le village est-il réaliste ?

Nous avons tourné dans le village de mon père, où nous allions en vacances. Et à part repeindre ici ou là, l'équipe déco n'a rien construit, c'est le village tel qu'il est encore aujourd'hui. La nouvelle se passait là où Hammour Ziada a grandi, au nord du pays, près de l'Égypte. Je lui ai dit que je voulais situer l'action chez moi, au centre du Soudan. Cela fonctionnait même mieux, parce que le soufisme, cet islam mystique opposé au salafisme, est très fort dans cette région : la cérémonie au cours de laquelle le derviche s'évanouit est un rite soufiste. Le village est à trois heures de route au sud de Khartoum. La région est située entre les deux Nil : le Nil Bleu, que nous voyons dans le film, et le Nil Blanc, qui se rencontrent à Khartoum pour former le Nil qui part vers l'Égypte.



Pourquoi Alnoor, le père de Muzamil, décide-t-il de fuir sa famille ?

C'est fréquent au Soudan, particulièrement dans ces villages : les hommes partent, ils cherchent du travail ailleurs, ils préfèrent envoyer de l'argent que d'élever leurs enfants. Ils s'installent à Khartoum, ou en Arabie Saoudite, à Dubaï ou dans d'autres pays d'Afrique. Comme Muzamil doit mourir, c'est encore plus facile pour son père de s'enfuir.

D'où viennent les images que Suleiman montre à Muzamil ?

Ces fragments de vie au Soudan datent d'avant le régime islamique. Ils viennent du documentaire *Khartoum*, signé d'un cinéaste très connu, Jadallah Jubarra, auquel je voulais rendre hommage. Il est mort en 2008, je ne l'ai jamais rencontré, mais je connais ses filles, Mai et Sarah - la seconde est elle-même cinéaste - qui s'occupent de restaurer les films de leur père. Sur ces images, on voit des gens qui dansent à Khartoum... Les gens étaient

libres avant 1989, avant que le gouvernement islamique ne ferme tous les bars, et finisse même par fermer le centre du cinéma local. Le régime a joué la carte de la religion, et le Soudan s'est obscurci pendant trente ans.

Au printemps dernier, le Soudan a enfin été délivré d'Omar el-Béchir, qui dirigeait le pays depuis le coup d'état de 1989. Le film est-il aussi un message au peuple soudanais ? Un appel à la liberté ?

La course finale de Muzamil dans le film est une métaphore du geste du peuple soudanais en ce moment-même ! Même si, finalement, nous devons aujourd'hui composer avec l'armée. J'ai écrit le film avant la révolution, mais la liberté a toujours été mon sujet. On a commencé à tourner à la mi-décembre 2018, le jour même où la première étincelle de la révolution s'est enflammée dans le nord du pays, à Atbara. Sur le plateau, tout le monde était survolté. Même les membres étrangers

de l'équipe, et notamment les Français, se passionnaient pour l'actualité. Le souffle de la liberté était partout sur le plateau.

En avril, j'ai interrompu la post-production au Caire pour revenir au Soudan et participer aux événements. J'y ai passé deux mois. J'étais à Khartoum le 6 avril, quand a commencé le "sit-in" géant brutalement interrompu par les militaires quelques semaines plus tard. La plupart des Soudanais de l'équipe étaient là et ont été brutalisés. Un de mes amis faisait partie des victimes...

Bien sûr, tous ces événements ont eu un impact sur le film. Par exemple, la première fois que Muzamil va chez Suleiman, il entend une chanson. J'avais imaginé utiliser "La Bohème" pour créer la surprise d'entendre une chanson française dans un village perdu du Soudan. Mais j'ai préféré finalement mettre une chanson de Muhammad Wardi, qui était devenue l'hymne de la révolution de 1983 et que l'on entendait partout à Khartoum en avril dernier. Wardi était un chanteur communiste très connu en Afrique, il a été banni du Soudan.

Les paroles disent : "Nous sommes tous inspirés par la révolution, et nous obtiendrons ce que nous méritons."

Comment avez-vous choisi les acteurs ?

Il n'y a aucune industrie cinématographique au Soudan. Quelques acteurs travaillent pour une toute petite production audiovisuelle ou pour le théâtre, jamais pour le cinéma. Mais je n'avais pas besoin d'acteurs professionnels pour tous les rôles. Pour Sakina et Suleiman, c'était nécessaire, les autres sont des non-professionnels.

Pour Muzamil, j'ai rencontré 150 candidats, et à la toute fin de la seconde journée, Mustafa est apparu. Il a 21 ans, il travaille comme assistant médical mais veut se consacrer à la comédie. Il est intelligent, doué, et confondant de naturel. C'était le comédien que j'avais le moins besoin de diriger sur le plateau.

La jeune femme qui joue Naima est mannequin au Soudan. Elle était bénévole au Festival de cinéma de Khartoum et j'ai été frappé par son énergie et son caractère : elle expliquait à des

amis son combat contre un juge pour changer de nom. On a fait des essais le jour même, et c'était elle.

Comment avez-vous préparé le film ?

En mars 2018, quelques mois avant le tournage, j'ai emmené les techniciens et les acteurs au village, et nous avons pris des photos, qui ont constitué le "mood board" du film, avec toutes les références visuelles qui allaient nous servir ensuite. Et puis j'ai préparé mon découpage, en utilisant un story board pour les scènes oniriques.

J'avais réuni une équipe internationale : je voulais des professionnels aguerris, que je ne pouvais pas trouver au Soudan. Mon premier assistant était égyptien, mon chef-opérateur français, mon ingénieur du son libanais, etc. Mais si tous les chefs de poste étaient étrangers, leurs assistants étaient soudanais. Je souhaitais que des techniciens soudanais apprennent la fabrication d'un film. Je voudrais tant qu'une industrie du cinéma renaisse au Soudan...

Dans quelle langue s'expriment les personnages ?

Ils parlent arabe avec un accent soudanais. Notre culture est métissée : au Soudan, les influences arabes et africaines se mélangent. Et c'est pour cela, à mon sens, que le cinéma soudanais a un avenir. C'est triste qu'un pays n'ait pas de cinéma national, mais c'est aussi une opportunité, parce que cela signifie qu'il y a beaucoup d'histoires qui n'ont pas été racontées. Et l'histoire du Soudan est très riche : l'histoire des pharaons, par exemple, est partagée entre l'Égypte et le Soudan. Mon film est seulement le huitième film de fiction jamais produit au Soudan.

J'espère que nous pourrions le montrer à la prochaine édition du Festival de Khartoum, si la situation politique nous le permet. Et j'espère produire et réaliser d'autres films sur et dans mon pays. Je tente de produire un premier film sur la sécession du pays, en 2011, quand le Sud-Soudan est devenu indépendant : *Goodbye Julia*, qui sera réalisé par Mohamed Kordofani.



BIOGRAPHIE AMJAD ABU ALALA سيرة

Amjad Abu Alala est un réalisateur soudanais résidant aux Emirats Arabes Unis. Il a réalisé des documentaires pour plusieurs chaînes de télévision arabes et occidentales et quatre courts-métrages présentés dans des festivals internationaux : *Tina*, *Café et oranges*, *Plumes d'oiseaux* et *Studio* (ce dernier en 2012, sous la supervision de Abbas Kiarostami). Il est également auteur pour le théâtre (son texte *Gâteaux aux pommes* est primé en 2013 par l'Académie arabe du théâtre), producteur (il a fondé un laboratoire de création en collaboration avec l'Institut du film de Doha, à l'origine de cinq courts-métrages déjà) et programmateur du Festival du film indépendant du Soudan.

Tu Mourras à 20 ans est son premier long-métrage. Il a reçu le Lion du futur du meilleur premier film au festival de Venise, ainsi que le Grand prix aux festivals d'El Gouna et Amiens.

QUELQUES REPÈRES SUR LE SOUDAN دبابيس

Le Soudan déclare son indépendance en **1956**, après plus d'un demi-siècle de domination anglo-égyptienne.

En 1989, Omar el-Béchir arrive au pouvoir par un coup d'état. Autoproclamé chef du Conseil du commandement révolutionnaire pour le salut national, il fait du pays une dictature, appliquant dès 1991 la loi islamique, accélérant ainsi la division entre le nord du Soudan, musulman, et le sud, animiste et chrétien.

En 2009, Omar el-Béchir est accusé de crimes contre l'humanité et génocide par la Cour pénale internationale pour son implication dans la guerre civile au Darfour.

En décembre 2018, un important mouvement de protestation débute dans le nord du pays : en cause, le prix du pain, et, plus largement, des conditions de vie dégradées depuis la sécession en 2011 du Sud-Soudan, riche en pétrole. Le gouvernement réprime brutalement les manifestations, tirant parfois à balles réelles, blessant ou tuant des dizaines de Soudanais.

Le 11 avril 2019, Omar el-Béchir est renversé par un coup d'état militaire. Les manifestations continuent, exigeant que l'armée redonne le pouvoir à un gouvernement civil.

Le 3 juin, les militaires dispersent violemment le campement des manifestants installés devant le siège de l'armée à Khartoum : on compte plus de cent morts, près de mille blessés et de nombreux viols.

Au début du mois de juillet, un accord est trouvé pour un régime de transition d'au moins trois ans, avec un partage des postes entre civils et militaires.



LISTE ARTISTIQUE

Mustafa Shehata
Muzamil

Islam Mubarak
Sakina

Mahmoud Elsaraj
Sulaiman

Bunna Khalid
Naima

Talal Afifi
Alnoor

Amal Mustafa
Set Alnesea

Moatasem Rashid
Muzamil enfant

Asjad Mohamed
Naima enfant

LISTE TECHNIQUE

Réalisation

Amjad Abu Alala

Scénario

Yousef Ibrahim, Amjad Abu Alala

Produit par

ANDOLFI (France), TRANSIT FILMS (Egypte), DUOFILM (Norvège),
DIE GESELLSCHAFT DGS (Allemagne)

En coproduction avec

STATION FILMS (Soudan), FILM CLINIC (Egypte)

Producteurs

Arnaud Dommerc, Hossam Elouan, Ingrid Lill Høgtun et Michael Henrichs

Co-producteurs

Amjad Abu Alala, Mohammed Alomda, Linda Bolstad Strønen,
Marie Fuglestein Lægneid et Mohamed Hefzy

Image

Sébastien Goepfert

Montage

Heba Othman

Décors

Rasha Fares

Son

Rawad Hobeika

Montage son

Rana Eid

Mixage

Florent Lavallée

Coloriste

Brice Pancot

Musique

Amine Bouhafa

Avec le soutien de

Aide aux Cinémas du monde, CNC, Institut Français, Doha Film Institute, Sørfond+,
Creative Europe Media, ARRI International Support Program,
Région Île-de-France - en partenariat avec le CNC, Berlinale World Cinema Fund,
Film- und Medienstiftung NRW, Sudan Film Factory, Arab Fund for Arts and Culture

En coproduction avec

Canal+ International, Sunnyland Films as a member of ART group, The Cell Post Production

SOUDAN - FRANCE - EGYPTE - ALLEMAGNE - NORVÈGE - QATAR

2019 | 1H45 | COULEUR | 2.39 | 5.1

PYRAMIDE
DISTRIBUTION